

# Éloge de l'authenticité

## Entretien avec Dominic Champagne

Eza Paventi

Number 89 (4), 1998

Don Quichotte au TNM

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paventi, E. (1998). Éloge de l'authenticité : entretien avec Dominic Champagne. *Jeu*, (89), 84–91.

EZA PAVENTI

# Éloge de l'authenticité

## Entretien avec Dominic Champagne

*Comment l'aventure de Don Quichotte est-elle née ?*

**Dominic Champagne** – Un soir, pendant une représentation de *Cyrano de Bergerac*, où il est question de Don Quichotte de la Manche, l'idée est venue à Lorraine Pintal de monter une adaptation du roman de Cervantès. Quelques adaptations existaient déjà, dont une de Janniac écrite dans les années cinquante... Un théâtre un peu vieillot, donc ! Rapidement, c'est devenu un véritable projet de création dans la mesure où elle a voulu partir du roman pour l'adapter. Normand Chouinard, qui fait partie du comité artistique du TNM, s'est proposé tout de suite pour participer à la création du spectacle, puisque c'était un rêve pour lui de jouer Don Quichotte. Le projet s'est construit autour du duo Normand Chouinard et Rémy Girard, d'abord et avant tout. Quelques metteurs en scène ont été approchés avant moi, et sûrement quelqu'un d'autre à l'adaptation avant Wajdi Mouawad. Quand Lorraine Pintal m'a proposé de travailler à ce projet, Wajdi avait

déjà entamé une certaine réflexion avec Normand Chouinard et un ou deux autres metteurs en scène.

*Vous aviez déjà collaboré avec Wajdi Mouawad auparavant. Dans quel contexte et comment cela s'était-il passé ?*

**D. C.** – On avait uniquement travaillé ensemble pour *Cabaret neiges noires*. Wajdi a participé à la création de ce spectacle non pas en tant qu'auteur et metteur

Dominic Champagne en répétition avec Rémy Girard et Normand Chouinard pour *Don Quichotte*. Photo : Roland Lorente.





Don Quichotte, TNM, 1998.  
Photo : Roland Lorente.

comprenait très bien la situation dans laquelle je me trouvais, parce qu'il avait lui-même parfois été placé dans pareille situation.

Un des avantages, je crois, c'est que nous nous comprenions rapidement. Ensemble, nous nous étions donné le défi de rester nous-mêmes, bien que nous travaillions pour une institution. Et surtout pour cette raison. C'était à la fois bien grisant d'avoir accès à des moyens et à un public plus grands que ceux auxquels nous sommes habitués mais, en même temps, nous craignons de venir reproduire un spectacle du TNM au TNM. Sans chercher nécessairement à être en rupture avec la démarche artistique de ce théâtre, nous sommes restés solidaires d'un désir de liberté et d'authenticité. Bien sûr, on retrouve chez nous un esprit bancal, artisanal et broche-à-foin, qui mise plus sur la chaleur humaine, la fureur ou le plaisir que sur la beauté, l'esthétisme et la perfection.

Dominique Quesnel (la Gouvernante) et Edgar Fruitier (le Curé). Photo : Roland Lorente.

en scène, mais comme comédien. Ça a tout de suite cliqué entre lui et moi, car nous avons le même type de préoccupations. Nous sommes à la fois auteurs, metteurs en scène, producteurs et directeurs de compagnie. Wajdi est un homme qui a une grande indépendance d'esprit. C'est un lettré, une personne très stimulante sur le plan intellectuel ; il possède une grande culture et, inévitablement, le fait qu'il soit étranger m'inspirait beaucoup. *Cabaret neiges noires* a donc été l'occasion pour nous de travailler dans un esprit de liberté et de franche camaraderie, ce qui fait que nous avons vécu une expérience humaine et artistique extraordinaire. Et je pense que Wajdi, qui sortait de l'École nationale de théâtre à l'époque, a été marqué et inspiré par cette espèce de liberté, de folie... de plaisir de créer.

*Vous dites avoir des préoccupations communes à celles de Wajdi Mouawad en tant qu'auteur et metteur en scène. En ce qui concerne la création de Don Quichotte, j'imagine que cela comportait des avantages, mais aussi des inconvénients...*

D. C. – Effectivement, moi j'avais un spectacle à faire et, lui, un texte à livrer. Mais à un moment donné, c'était devenu difficile pour Wajdi, qui avait beaucoup de travail à l'extérieur. Il a donc fallu que je termine le texte pour que le spectacle ait lieu. Wajdi





*En tant qu'auteur et metteur en scène, comment avez-vous participé à la création de cette adaptation ?*

D. C. – Initialement, je devais me consacrer à la mise en scène et Wajdi devait faire l'adaptation du roman. Mais puisque je suis un auteur et que je possède une bonne connaissance du roman *Don Quichotte*, j'ai aidé Wajdi à brasser des idées. Nous ne voulions pas dénaturer cette histoire-là ; elle se suffisait à elle-même. En même temps, nous nourrissions le désir de ne pas en faire une œuvre de musée. Nous voulions créer une pièce qui rejoindrait le public, et qui nous rejoindrait, nous.

Nos discussions ont porté sur ce que nous avions à dire, à travers cette histoire. Puis Wajdi est rapidement parti de son côté afin de travailler à l'écriture du texte. C'est par la suite que nous avons terminé l'adaptation ensemble parce que j'avais certaines idées et des désirs précis par rapport à la mise en scène, et surtout que Wajdi devait se consacrer à d'autres engagements. Mais c'est lui qui a tiré la ligne dramatique. Moi, j'ai peut-être joué un plus grand rôle en ce qui concerne la forme et l'achèvement de la pièce. Je ne revendique pas la paternité du texte ; c'est un texte de Wajdi, écrit avec ma collaboration.

*Comment êtes-vous arrivés, Wajdi Mouawad et vous, à un consensus sur la vision de la pièce et du personnage ?*

D. C. – C'est difficile à dire. Le choix de mettre en valeur le côté mystique du personnage est strictement une préoccupation de Wajdi. J'avais d'autres types de préoccupations, qui ont transpiré dans le personnage ; la quête de liberté et le côté un peu plus politique de Don Quichotte, notamment. La ligne maîtresse du spectacle, celle de la quête mystique, d'une transcendance, d'un dépassement de soi, c'est assurément la ligne tracée par Wajdi. C'est un thème dont il traite ailleurs, dans d'autres pièces. Pour ma part, le personnage du rêveur m'intéressait plus que celui du mystique contemplatif, quoiqu'on puisse faire des liens entre les deux. Tous les héros des pièces que j'écris depuis dix ans sont des rêveurs aux prises avec l'échec de leurs rêves. Le côté Martin Luther King de Don Quichotte constituait pour moi une piste intéressante. Par ailleurs, nous avons questionné les thèmes et discuté de la manière d'aborder l'histoire. Nous voulions voir une bande d'acteurs nous raconter une histoire. C'est une approche avec laquelle Wajdi flirte comme moi.



Don Quichotte, notre « voisin fou ». Œuvre de Gustave Doré, tirée de Cervantés, Éd. Paris-Match, coll. « Les Géants », 1970.

*Cela date de l'époque de Cabaret neiges noires ?*

D. C. – Oui. On retrouve le même style dans d'autres pièces : la participation d'une bande d'acteurs, le côté débridé, libre, inachevé...

*Est-ce important pour vous que l'on retrouve ces éléments dans vos mises en scène ?*

D. C. – Je ne connais pas d'autre façon de travailler. Pour moi, dans le processus de création théâtrale, on compte deux temps. Le premier temps, c'est celui d'un travail solitaire. Je pars du texte, d'une idée ; je ne fais pas de remue-méninges et je n'organise pas de collectif d'improvisation non plus. Et puis, le relais se fait. Avec l'équipe qui se compose commence le brassage d'idées fraternel. À ce moment-là, l'auteur solitaire devient un metteur en scène grégaire. Le théâtre se transforme en un événement collectif. J'achève l'écriture de mes pièces de cette façon-là, inspiré par les aléas de la mise en scène. Mes préoccupations sont doubles. J'ai des choses à dire, intimes, et, en même temps, j'essaie de faire appel à un grand esprit de liberté créatrice. Certains metteurs en scène vont diriger les comédiens selon une vision et une esthétique extrêmement précises. Je travaille plutôt en sens inverse. J'ai des intuitions et je vais tenter de les mettre en pratique. Cette démarche est plus longue, peut-être même plus risquée, mais c'est ce qui me donne l'impression de fraterniser un peu plus.

Normand Chouinard (Don Quichotte), Rémy Girard (Sancho Pança) et Dominique Quesnel (la Gouvernante). Photo : Roland Lorente.





*Vous fonctionnez avec le système essais-erreurs ?*

D. C. – Beaucoup. Ça fait appel aux idées, aux risques, aux tâtonnements. J'essaie de créer un contexte de plaisir, mais aussi d'exigence par rapport à ce que j'appelle l'engagement des acteurs. Selon moi, un acteur engagé se mouille autant sur le plan des idées que sur la manière de les exécuter. Je n'ai pas fait beaucoup de spectacles à deux ou trois acteurs. C'est peut-être la raison pour laquelle on attribue un côté baroque à mes spectacles. Tout n'est pas unifié selon une simple vision.

*Est-ce que, dans cette mesure, s'attaquer à la représentation d'un personnage mythique peut s'avérer dangereux ?*

D. C. – Nous nous sommes aperçus assez rapidement que tout le monde connaît *Don Quichotte*, mais que très peu l'ont lu. Les gens connaissent la vision de quelqu'un d'autre que celle de Cervantès, c'est-à-dire celle d'un auteur de bande dessinée ou encore celle de Brel dans sa comédie musicale, ou celle des adaptations du roman. Cela nous donnait une certaine liberté de pensée, puisque nous nous disions que, de toute façon, celui qui veut fréquenter et rencontrer *Don Quichotte* lira le roman. *Don Quichotte* est d'abord et avant tout un livre. À partir du moment où l'on choisit d'en faire une représentation théâtrale, on est libre.

*Qu'est-ce qui vous inspirait le plus dans le roman ?*

D. C. – Plusieurs choses. C'est une œuvre assez vaste. D'une part, je pense que Wajdi et moi sommes préoccupés par le thème de l'errance. C'est quelque chose qui nous fascine, nous inquiète et nous soulage à la fois. L'idée de voir deux gars perdus dans le *nowhere* était une piste théâtrale intéressante. D'autre part, nous aimions l'idée de raconter une histoire plutôt que de participer à un rituel ou de limiter l'adaptation à un conflit épisodique. Quant aux épisodes du roman, comme je le disais, ils se sont imposés d'eux-mêmes. Il y avait des parties plutôt difficiles à adapter théâtralement. On a tiré une ligne en misant sur la quête de cet homme. Pour Wajdi, cette quête devenait le combat avec le péché originel, la souillure qu'on porte en soi. Le personnage du Chevalier aux miroirs s'est donc imposé comme celui qui incarne la conscience de soi. Le personnage de Quichotte n'est pas en conflit avec le Chevalier aux miroirs dans le roman alors que, dans l'adaptation de Wajdi, il devient une conscience à la fois cynique et intemporelle, ce qui nous mène ultimement à une résolution de ce conflit. C'est ce qui nous a servi de guide.

Il y a aussi l'aspect loufoque. Je pense qu'à travers le grand thème de la quête de l'absolu, le roman est très drôle. On a choisi de mettre en relief dans l'adaptation un humour qui est présent dans le roman ; ce n'est pas quelque chose qu'on a inventé. Il a fallu trouver une façon d'actualiser cet humour-là, avec des clins d'œil, avec une certaine légèreté. Les touches humoristiques de Cervantès, son intelligence, la modernité de l'écriture, le jugement que l'auteur porte lui-même sur son héros, ce sont des choses qui font rire.

*Qu'est-ce qui fait encore rire aujourd'hui dans Don Quichotte ?*

*Don Quichotte* : une tradition littéraire tournée en ridicule. Illustration humoristique tirée d'une édition espagnole (Barcelone, Ramón Sopena, 1981).



D. C. – Le côté grotesque, enfantin, naïf et un peu fou du personnage. Autrement dit, Don Quichotte est notre voisin fou. C'est cet amoureux de l'impossible qui n'est pas rationnel, mais qui se laisse emporter par son désir, par son illumination. Il y a aussi quelque chose de très touchant et qui peut nous faire rire dans l'histoire d'amitié entre Don Quichotte et Sancho. On y retrouve un conflit entre la tête et les pieds, entre le ventre et l'esprit. Il y a aussi un aspect qui me touchait beaucoup dans la relation de Don Quichotte avec Dulcinée. C'est une relation très romantique, amoureuse, une quête d'absolu. Par ailleurs, le roman est très ludique. Il vise à tourner en dérision une tradition littéraire que Cervantès trouve un peu ridicule, et nous avons joué sur cet aspect jusqu'à un certain point.

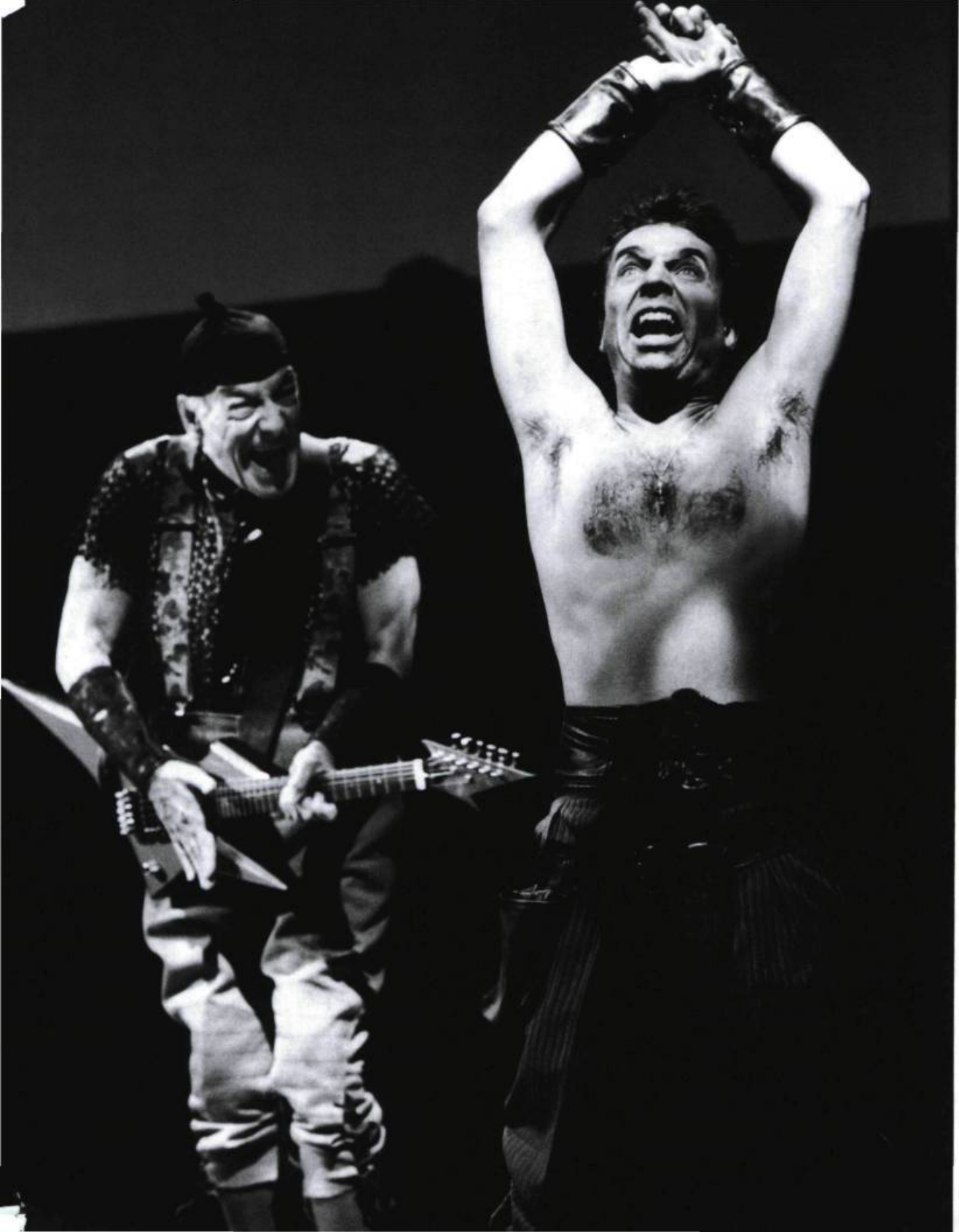
*L'esprit dans lequel vous avez travaillé s'apparentait donc à celui du roman de Cervantès ?*

D. C. – Wajdi et moi avons le même souci, à des degrés différents, d'être populaires. *Don Quichotte* a été un roman très populaire. C'était la *Petite Vie* de l'époque. On raconte même qu'il a été le premier *best seller* de l'histoire de la littérature. Question de poursuivre une tradition populaire, on avait envie aussi de ne pas faire une œuvre hermétique ou trop sérieuse.

*Qu'est-ce que ça suppose, être populaire, aujourd'hui ?*

D. C. – C'est une grande question ! Il est dangereux d'être démagogique devant une question comme celle-là. En ce qui me concerne, je viens d'un milieu ouvrier, à Sorel, où les gens ne vont pas au théâtre. Je me préoccupe toujours de rendre accessible ce que je dis à *mononcle* Guy, qui est électricien et qui vient voir mon spectacle. En même temps, d'un autre côté, j'ai étudié le théâtre de façon assez pointue. J'ai mes propres exigences et je ne peux pas seulement faire des spectacles pour *mononcle* Guy, même si je le prends en considération. Il y a une belle phrase de Tremblay qui m'a beaucoup marqué : « Quand j'ai commencé à écrire pour le théâtre, t'avais le choix entre Antigone et la Poune, moi j'ai décidé de faire les deux. » Selon moi, être populaire, c'est ça. Il y a du génie dans la Poune, il y a un enracinement, un contact, une spontanéité avec le public qui me touche et me rejoint. En même temps, j'ai d'autres types de préoccupations intellectuelles. J'essaie toujours de retrouver ces deux tendances à l'intérieur d'une équipe de comédiens, afin qu'elles puissent s'affronter.







*La musique est un élément très présent dans votre mise en scène de Don Quichotte. Pourquoi ?*

D. C. – C'est strictement relié à mon plaisir. J'aime beaucoup la musique, je suis un mélomane. Je ne suis pas musicien, alors je me sers du théâtre pour faire de la musique.

*Est-ce que la musique vous aide à être plus populaire ?*

D. C. – En fait, la musique est en soi un médium plus universel. Adolescent, j'ai vu beaucoup de spectacles de musique. Peter Gabriel et Frank Zappa font partie de mes influences. Alors je me suis dit : pourquoi ne pas le faire au théâtre ? Mais c'est strictement une façon d'être moi-même. C'est un esprit dans lequel j'aime travailler. La musique m'habite beaucoup dans mon quotidien, et il y a toujours eu de la musique dans mes spectacles. Je pense qu'il s'agit aussi d'un phénomène de génération : les gens de ma génération sont de grands consommateurs de musique.

*De quelles autres œuvres vous êtes-vous inspirés pour l'adaptation de la pièce ?*

D. C. – Aucune. Nous avons vraiment fait notre travail à partir du roman. Bien sûr, le fait d'être deux a créé une situation de défi constant, ce qui a été bien payant pour l'œuvre, ultimement. Nous avons chacun nos perceptions, nos exigences et nos désirs. J'ai lu le roman trois fois en un an et j'ai tout sorti du livre pour le mettre en dialogues : les fragments, les bouts de phrases, les paragraphes, les épisodes qui m'apparaissaient intéressants. C'est un beau défi que celui de se demander pourquoi ce livre est un chef-d'œuvre.

*Êtes-vous satisfait de l'écho que vous avez eu du spectacle ?*

D. C. – Il est très rare qu'on ait un écho public des sujets que l'on aborde. L'appareil critique est plus soucieux de savoir où formellement nous en sommes arrivés et quel a été l'impact public de notre travail. Très peu de critiques nous relancent sur ce qu'on a à dire, sur la contribution de notre parole. On parle de la représentation, mais le sujet, les thèmes et les préoccupations de l'auteur sont évacués. C'est assez phénoménal de voir que la parole des auteurs contemporains est très peu soutenue par les médias, et même par les directions artistiques des théâtres.

*Est-ce que cela représente une victoire pour vous que la directrice du TNM ait choisi d'engager deux jeunes créateurs pour monter Don Quichotte ?*

D. C. – Ce n'est pas une victoire dans le sens où il n'y a pas de perdant. Nous avons fait ce que nous avions à faire. Ce n'est pas parfait, mais nous l'avons fait, je pense, avec beaucoup d'authenticité, de naïveté et de liberté. En ce sens, c'est une première victoire. De plus, la représentation a été un énorme succès public. Alors, on se dit que les gens nous ont aussi suivis dans l'aventure. Au fond, il y a une seule exigence qui s'impose au théâtre : s'assurer qu'il y ait une rencontre entre des acteurs et des spectateurs. Et, dans le cas de *Don Quichotte*, cela a eu lieu. **■**

Edgar Fruitier (le Curé) et  
Christian Bégin (le Barbier)  
dans *Don Quichotte*. Photo :  
Roland Lorente.